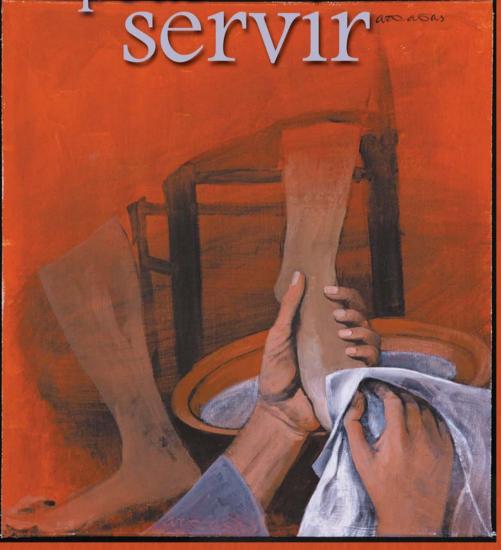
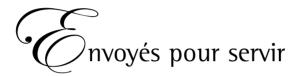
nvoyés pour Servir



Déclarations des évêques de Belgique Nouvelle série n° 29



Année de la diaconie

Septembre 2002

Vous êtes en difficulté, vous vous débattez dans les problèmes, vous ne voyez pas comment vous en sortir. Mais quelqu'un vous tend une main secourable, vous parle amicalement.

Vous avez soudain quelqu'un à qui vous adresser. Cela fait du bien. L'épreuve partagée est allégée de moitié. En sens inverse, pouvoir rendre service à quelqu'un fait plaisir, et d'autant plus plaisir que le service est grand.

Ce qui est vrai pour les relations personnelles est également vrai pour toute la société. On est heureux de bénéficier de bons services du secteur public, d'un enseignement de qualité, d'une gestion soigneuse de l'environnement, de bons soins de santé et de responsables dignes de confiance. Mais cela fait plaisir aussi de pouvoir contribuer soimême au bon fonctionnement des institutions, à l'éradication de la pauvreté, au développement durable, à la paix et à la justice.

Et cela non seulement dans son propre pays, mais à l'échelle mondiale. Car ce n'est pas peu de chose que de partager la vie de six milliards d'êtres humains sur cette planète.

Sans service, il n'y a pas de vie

Sans service, il n'est pas possible de vivre. Ne l'expérimentons-nous pas chaque jour ? Et pourtant, il n'est pas évident d'avoir une attitude de sollicitude et de serviabilité... Nous sommes tous prêts à la solidarité. Nous y aspirons même. Mais en même temps se glisse en nous la tentation de ne penser qu'à nous-mêmes et de nous occuper de nos propres intérêts. Aimer est bien inscrit dans nos gènes, mais nous est en même temps étranger. C'est là un étrange paradoxe.

Le service est toujours une réponse à une demande qui nous vient de l'extérieur. C'est pourquoi il semble impliquer un frein à notre élan vital spontané vers l'épanouissement personnel et à notre désir ardent de nous réaliser et d'acquérir une bonne place au soleil... mais sans cesse survient un appel venu d'ailleurs – en dehors de moi et de mon groupe – un appel qui vient contrarier mes plans.

Un appel émanant de la Source de Vie

Cet appel au service qui vient d'autrui, est une expérience tellement essentielle dans une vie humaine qu'il n'est pas étonnant que beaucoup de traditions spirituelles et de religions l'aient qualifié de voix émanant des profondeurs de notre être, de la Source même de la vie, du Très-Haut. Pour tous les enfants d'Abraham – juifs, chrétiens et musulmans – cet appel au service est un appel qui vient de Dieu luimême.

En union avec beaucoup d'autres

Mettre sa vie au service du prochain et d'une société juste n'est donc pas un monopole des chrétiens. C'est pourquoi il est bon que nous

chrétiens, nous nous situions dans ce cadre général : nous nous savons en union avec beaucoup d'autres qui, selon leur conscience et leurs possibilités, se sentent responsables et s'engagent à rendre la terre aussi habitable que possible et à la gérer de leur mieux. Mais du fait de notre foi chrétienne, le service acquiert en plus un contenu et une orientation spécifiques, une profondeur et un sens inattendus. C'est justement pour cela que se pose avec plus d'acuité la guestion : mais en quoi consiste cette spécificité ? Nous voudrions donc inviter toute la communauté ecclésiale de notre pays à réfléchir, pendant l'année de travail de septembre 2002 à juin 2003, à la vocation au service. L'année prochaine sera consacrée à notre vocation à l'évangélisation et l'année suivante sera consacrée à la prière et aux sacrements. C'est donc un plan pastoral de trois ans. Notre vocation est bien une, mais elle revêt trois aspects : servir, proclamer et prier. Ils sont distincts l'un de l'autre, mais ils sont en rapport. Ils se fructifient réciproquement. Cette année sera donc l'année du service, appelé aussi diaconie (le mot grec signifiant service).

Le service est inscrit au cœur de notre foi. C'est dans le service que notre foi prend effectivement forme. La foi en elle-même est déjà un service à Dieu et, à cause de Dieu, également à toute sa création et à l'humanité. Cette année, nous serons donc instamment priés de donner une forme concrète à notre foi, en vivant le service à l'humanité, à la création et au monde.

1. UN DIEU SERVITEUR

Dieu

Servir est un verbe : retrousser ses manches, accourir à l'aide, s'engager, en un mot : agir. Les hommes d'aujourd'hui se posent spontanément et continuellement la question : « Que devons-nous faire ? » Nous sommes des 'acteurs'. Et pourtant l'initiative du service – telle que les chrétiens l'entendent et la vivent – ne leur appartient pas en premier lieu. C'est une initiative de Dieu : c'est Lui en effet qui nous appelle à vivre et nous invite à partager sa sollicitude envers la création et le monde. Notre service est avant tout une réponse à l'invitation qu'il nous adresse à prendre part au service qu'il rend le premier à l'humanité. Bien qu'aimer et servir soient des verbes d'action, ils sont avant tout un pur cadeau de Dieu pour nous. Bien avant que nous puissions faire quoi que ce soit, nous avons tout reçu comme une grâce. « Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, écrit Jean, mais c'est Lui qui nous a aimés » (1 Jn 4,10).

Cette conviction fondamentale a de vastes conséquences pour la manière dont les chrétiens aborderont le service. Ce ne sont en effet pas nos propres plans et nos préférences qui seront notre point de départ. Il s'agit plutôt de 'rentrer en toute disponibilité' dans la sollicitude de Dieu envers la création, le monde et l'humanité. Pour commencer, il faut se mettre à l'écoute de la manière dont Dieu s'est fait connaître comme un Dieu serviteur à travers toute l'histoire d'Israël. Et il l'a fait encore davantage dans la vie, la passion et la mort de Jésus et plus tard dans les communautés chrétiennes qui vivent de son Esprit.

Abraham

Juifs, chrétiens et musulmans ont Abraham pour père. Ils vivent de son expérience de Dieu. Dieu est un allié fidèle, avec qui il est bon et sûr de cheminer. Car ce Dieu d'Abraham est un associé fidèle dans la quête de vie du peuple. Abraham est à l'origine de la marche séculaire du peuple hébreu, dans laquelle Dieu se fait connaître comme un Dieu qui s'engage à un dévouement inconditionnel pour le bonheur de l'humanité. Dans les bons et les mauvais jours, dans la prospérité et la misère, Israël fait à travers les siècles, l'expérience de la présence fidèle et de la sollicitude constante de Dieu.

Au désert

Particulièrement révélatrice à ce propos est l'errance d'Israël pendant quarante ans au désert, « ce désert grand et redoutable, pays des serpents brûlants, des scorpions et de la soif, dans un lieu sans eau » (Dt 8,15). C'est là qu'Israël a appris que la vie n'est possible que par la grâce du service attentif de Dieu à son peuple. « Au pays du désert, il le trouve, dans la solitude lugubre de la steppe... Tel un aigle qui veille sur son nid, plane au-dessus de ses petits,... il déploie ses ailes et le prend, il le soutient sur son pennage » (Dt 32,10-11).

Les dix commandements aident l'homme à être heureux

Sous diverses formes, c'est toujours la même chose qui est dite : Dieu se met au service du 'bien-être' de son peuple. Cela se manifeste une fois de plus dans la conclusion d'une alliance et le don de la loi. Si Israël se lie du fond du cœur à un tel Dieu aimant, le sert lui seul et accomplit sa Loi, alors il pénètre dans la sollicitude même de Dieu pour la vie. Moïse dit au peuple : « Vois, je te propose aujourd'hui vie et bonheur, mort et malheur. Si tu écoutes les commandements de Yahvé ton Dieu..., que tu gardes ses commandements ses lois et ses coutumes, tu vivras.... Choisis donc la vie... » (Dt 30,15-16 et 19b).

Dieu veut que tous les hommes soient heureux

Ce n'est pas du bonheur d'Israël seul que Dieu se porte garant. Il l'est aussi du bonheur de tous les hommes. Il est en effet le Dieu de tous, même des ennemis d'Israël. Il a créé le ciel et la terre et tous les êtres humains. Il a fallu des siècles avant que cette réalité ne pénètre dans la conscience. Ce n'est que lorsque Israël eut perdu toute puissance et toute gloire par suite de l'épreuve de l'exil qu'il a commencé à comprendre que Dieu ne se met pas seulement à son service, mais à celui de toute la création et de tous les peuples. Cela avait d'ailleurs déjà été dit à Abraham : « Par toi se béniront tous les clans de la terre » (Gn 12,3). Traverser la crise de l'exil a fait mûrir en Israël la conscience de pouvoir être l'allié de Dieu dans le service.

Le Serviteur dans le Livre d'Isaïe

Dans le livre du prophète Isaïe se trouvent quatre chants traitant d'un Serviteur. Ils sont très révélateurs.

En quoi consiste son œuvre de service ? Il ouvre les yeux des aveugles, délivre les prisonniers, apporte le salut et rassemble la communauté dispersée. Mais son œuvre s'étend bien au-delà de sa propre communauté. Le Serviteur « présentera aux nations le droit » (ls 42,1). C'est donc la vocation d'Israël de montrer à tous les peuples, par sa propre manière de vivre, ce qu'est une société qui vit selon la justice de Dieu.

Comment le Serviteur remplira-t-il ce rôle ? Non par une approche majestueuse ou des actions spectaculaires. C'est en toute modestie et sans aucune violence que le Serviteur fait appel à ses contemporains. « Il ne brise pas le roseau froissé, il n'éteint pas la mèche qui faiblit » (ls 42,3). Mais surtout il prendra sur lui et supportera le mal de ses contemporains. « Or ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé... Mais Lui, il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. » (ls 53, 4-5). Il est rejeté par les hommes, mais Dieu ne l'abandonne pas et l'a élevé bien haut.

Jésus serviteur

Dans ces chants prophétiques, la figure du serviteur est donc marquée de caractères très spécifiques. Les juifs y reconnaissent à juste titre la vocation de tout Israël à être serviteur de Dieu au profit de tous les peuples. Mais les chrétiens qui lisent cela, ne peuvent faire autrement que de penser à Jésus. Jésus, le Fils bien-aimé, est l'accomplissement définitif de cette vocation. C'est en Lui que cette parole de l'Écriture s'est accomplie. Il est par excellence le Serviteur de Dieu au profit de tous les hommes.

Dans l'Évangile de Luc, Jésus expose lui-même dans son discours à la synagogue de sa ville natale Nazareth, sa mission de service, avec les paroles mêmes d'Isaïe :

« L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur » (Lc 4,18-19).

Jésus est entièrement au service de Dieu et de son royaume. Mais ce

royaume n'est pas une vague notion pas plus qu'une réalité purement spirituelle et intérieure. C'est le dynamisme et l'irruption du règne de Dieu comme une présence bienfaisante parmi les hommes. C'est justement là la Bonne Nouvelle : en Jésus, qui est entièrement au service du règne aimant de Dieu, quelque chose de nouveau est arrivé, le royaume de Dieu, où les plus pauvres et les plus faibles sont les préférés.

Jésus proclame cette Bonne Nouvelle avec l'autorité de quelqu'un qui, non seulement, parle de Dieu, mais qui rend Dieu lui-même présent dans le monde. Avec la même autorité, il libère les hommes des forces des ténèbres qui les aliènent et les accablent. Il guérit les malades, offre le pardon de Dieu et dompte les tempêtes de l'angoisse et du désespoir, « lui qui a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient tombés au pouvoir du diable ; car Dieu était avec lui » (Ac 10,38).

Jésus proclame en paroles mais aussi en actes des signes tangibles de la puissance libératrice de Dieu. Il raconte des paraboles sur le règne de Dieu serviteur. Plus encore, il est la parabole vivante de la tendresse de Dieu pour l'humanité, le sacrement du service vivifiant de Dieu pour l'humanité.

Comme le serviteur chez Isaïe, la vocation de Jésus trouve aussi son origine dans une disponibilité parfaite envers la volonté de Dieu. Toute sa vie repose sur une union totale avec Dieu, union qui est merveilleusement traduite dans le mot par lequel il s'adresse toujours à son Père et qui lui est entièrement spécifique : « *Abba* ».

Servir jusqu'au bout

Chemin faisant, le Serviteur Jésus est en butte à la contradiction : les meneurs religieux de son peuple le jugent scandaleux et le menacent même de mort. Mais il va au-devant de cette mort avec une liberté

souveraine : il la regarde en face. Il se rend à Jérusalem – « Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés » (Lc 13,34) – avec la seule force de l'amour non violent. Il parle de sa mort prochaine comme d'une vocation à un pur service de l'amour : « Le Fils de l'Homme lui-même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude » (Mc 10,45).

Sa mort est un culte rendu à Dieu. Mais Jésus n'a plus recours à des sacrifices symboliques comme dans le temple, il se donne entièrement lui-même – en chair et en os – à son Père et est totalement à sa disposition. Sa mort constitue en même temps la plus profonde révélation du service de Dieu aux hommes : « Me voici ». Il montre ce qui se trouve dans le cœur de Dieu et y vit.

Dieu a-t-il alors abandonné son Serviteur et l'a-t-il livré à l'anéantissement de la mort ? Non. De diverses manières, l'Écriture affirme que Dieu l'a éveillé à la vie. C'est saint Paul qui l'exprime le mieux dans l'Épître aux Philippiens : en raison de sa disponibilité radicale et de sa soumission de Serviteur au Dieu Serviteur, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts. Jésus devient du coup le modèle de soumission pour tous les chrétiens :

« Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus :
Lui, de condition divine,
ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu.
Mais il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave,
en devenant semblable aux hommes.
S'étant comporté comme un homme,
il s'humilia plus encore,
obéissant jusqu'à la mort,
et à la mort sur une croix!
Aussi Dieu l'a-t-il exalté
et lui a-t-il donné le Nom
qui est au-dessus de tout nom,

pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille, au plus Haut des Cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame, de Jésus-Christ, qu'il est Seigneur à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2,5-11).

Une Église rassemblée pour servir

La manière dont l'Église a, dès l'origine, accompli sa vocation au service, continue encore à nous inspirer aujourd'hui. « Tous les croyants ensemble mettaient tout en commun » (Ac 2,44).

Le premier service est la prédication

Il n'y a pas de doute : la première communauté chrétienne considérait la prédication comme son premier service. Donner l'occasion aux hommes d'apprendre à connaître Jésus et de se joindre à sa communauté, pour devenir ainsi des hommes nouveaux est son premier devoir.

La réaction des apôtres au problème du soutien des veuves est très significative à ce propos. Le soutien était important, aussi installent-ils de nouveaux collaborateurs, justement parce qu'il était impensable de 'délaisser la Parole de Dieu pour servir aux tables' (cf. Ac 6,2). Dans tous les textes du Nouveau Testament figure la priorité de la prédication.

Cette manière de voir et cette pratique de la première Église peuvent nous aider efficacement à mieux voir que la diaconie n'est pas à part ou en marge de la prédication ou qu'elle peut rejeter celle-ci dans l'ombre. Mais encore moins que la prédication n'aurait rien à voir avec la diaconie. La première Église montre nettement que la prédication est déjà en elle-même par excellence un service de l'Église aux hommes qui sont en quête de 'vie'.

Nous ne pouvons bien comprendre que la jeune Église considérait la prédication comme sa première œuvre de service que si nous voyons aussi combien cette prédication était profondément enracinée dans la vie. Il ne s'agissait pas d'un message qui laissait la vie quotidienne à l'écart. Les textes du Nouveau Testament démontrent à suffisance combien la Foi en Jésus était étroitement liée à une nouvelle manière de vivre.

Le cœur de la prédication était le mystère de la Croix du Christ. Paul le déclare sans ambages : « Nous proclamons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs et Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1 Co 1,23-25). Parce que le cœur de ce que les chrétiens ont à dire et à vivre se trouve dans le service d'un Crucifié, il est bien logique qu'aux yeux de beaucoup, ce service des chrétiens ait été folie et faiblesse.

Solidarité mutuelle

Un trait fondamental de la première Église est sa solidarité d'accueil et de partage. « Aussi parmi eux, nul n'était dans le besoin ; car tous ceux qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de la vente et le déposaient au pied des apôtres. On distribuait alors à chacun suivant ses besoins » (Ac 4,34-35). Peut-être est-ce là une 'info' enthousiaste et idéalisée, il n'en reste pas moins que la première communauté chrétienne n'était pas seulement solidaire spirituellement, mais aussi matériellement... C'était une communauté de support mutuel, de prise en charge mutuelle, d'où l'on s'efforçait de bannir la pauvreté grâce à un partage solidaire.

La première Église pouvait compter sur la participation de beaucoup. Nous lisons en de nombreux passages du Nouveau Testament comment les prédicateurs étaient accueillis chez un fidèle. De même les réunions se tenaient souvent chez l'un ou l'autre particulier. Cette première Église reste un modèle très exaltant d'Église de bénévoles qui se prend elle-même en charge.

Solidarité vers l'extérieur aussi

La solidarité existait aussi entre les différentes communautés. Paul organise par exemple au profit de l'Église pauvre de Jérusalem sa célèbre collecte, partout où il passe. Il justifie sa collecte de fonds non pas tant par les besoins de l'Église de Jérusalem, mais plutôt par la gratuité de la grâce de la foi recue en commun et l'exemple du Christ lui-même : « Vous connaissez, en effet la libéralité de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de vous enrichir par sa pauvreté » (2 Co 8,9). La base de la solidarité réside donc dans l'appartenance à l'unique Corps du Christ et est donc en première instance une question de foi et pas seulement de philanthropie. Et aujourd'hui encore cela reste le modèle fondamental de toute solidarité – même financière – entre les Églises par-delà les frontières de chaque communauté. Une communauté n'est une communauté ecclésiale chrétienne que si elle est solidaire avec toutes les autres. Car toute communauté locale est en effet l'Église totale du Christ, vivant et servant en cet endroit précis. Chaque époque doit dès lors chercher comment traduire cela dans un contexte temporel différent.

II. UNE ÉGLISE SERVANTE

Une Église servante suppose des chrétiens serviteurs. Toute personne qui veut être disciple du Christ doit faire place dans sa vie à un engagement au service. Cet appel s'adresse aussi à l'Église dans son ensemble. Peut-être songeons-nous alors en premier lieu aux nombreuses organisations et institutions chrétiennes de soins de santé, d'enseignement, de vie en société, de paix, de solidarité internationale. Naturellement, dans notre contexte social, aucune Église ne serait pensable sans organisations et institutions, qui installent professionnellement et structurellement, de multiples formes de fournitures de services. Mais cela ne suffirait pas encore à l'Église pour réaliser pleinement sa vocation de service.

Le service spécifique auquel l'Église est appelée consiste avant tout à faire de nous un peuple de Dieu aussi authentique et uni que possible. Si nous voulons comprendre et mieux réaliser le service de notre Église, nous devons d'abord commencer par comprendre ce qu'est l'Église dans son être le plus profond : une communauté qui est mue par sa quête de Dieu et à laquelle nous voulons de tout cœur nous joindre. L'Église, c'est le Corps du Christ hic et nunc. Parce qu'elle est 'corps', elle est en mesure de rendre service : avec ses yeux, ses oreilles, ses mains et ses pieds.

Comment allons-nous pouvoir être peuple de Dieu de cette façon et par ce moyen rendre service à toute la création et au monde ? L'année du service doit nous aider à chercher comment nous pouvons y arriver. Comment pourrons-nous dans le courant de cette année faire de la réponse à cette question une priorité pastorale ?

Servir dans une situation nouvelle

Comment l'Église peut-elle aujourd'hui progresser dans le service ? C'est à dessein que nous posons cette question à partir de notre contexte familier d'institutions et d'organisations. La question se situe plus loin et plus profondément : quelle est la vocation que nous avons reçue du Christ ? La question ne porte pas sur la réalisation concrète ou le management de notre service ecclésial, en dépit de l'importance et de l'actualité de toutes ces questions. D'ailleurs la science même de l'organisation et du management nous enseigne que pour toute interrogation sur la stratégie, surgit la question de l'objectif fondamental... Ce n'est qu'à partir d'un exposé bien clair de la tâche – un 'mission statement' – que l'on peut arriver à discerner ce qu'est notre tâche essentielle. Lorsqu'il s'agit de l'Église, cet exposé n'est même pas une découverte qui nous est propre. C'est en effet du Christ lui-même que nous recevons notre vocation au service.

Le service de l'Église au monde d'aujourd'hui, est lié à la situation changeante où elle évolue et vit. Dans une société où sur la place publique, à peu près toute mention explicite du Nom de Dieu est qualifiée de sans contenu, d'inadaptée ou au moins de 'politiquement incorrecte', l'Église a le devoir de bien préciser son œuvre de service. C'est plus difficile maintenant qu'à une époque où l'homme et sa technique n'étaient pas considérés comme la mesure de toute chose. Le service de l'Église ne peut être compris dans sa spécificité à une époque où l'on ne veut presque plus rencontrer Dieu.

En outre, nous vivons dans une situation de transition socioculturelle, qui ne facilite guère à l'Église la réalisation de son œuvre de service. Alors que nous tentons avec un entier dévouement de nous adapter à la situation actuelle, l'Église d'hier est encore bien présente, avec sa manière de penser, d'organiser et d'agir, propre à une grande Église populaire en situation de 'chrétienté'. Cet héritage est-il dès lors à rejeter ? Non, mais est-il bien adapté pour relever les nouveaux défis ? Les attentes à l'égard de l'œuvre de service de l'Église sont marquées par

cette situation de transition. Cela donne parfois à celui qui travaille pour l'Église l'impression de devoir mener une vie déchirée entre tout ce qu'il reste à réaliser du passé et l'engagement intense et créatif qu'exige la situation actuelle. Discerner de quoi il s'agit est ici urgent et pas facile.

En tout cela nous devrons garder présent à l'esprit qu'en témoignant de ce que nous sommes face au monde, nous rendons un plus grand service à ce monde que par ce que nous faisons ou disons. Tout ce que nous sommes, faisons et disons, nous le faisons du fait de notre foi en Jésus Serviteur, à son exemple et avec sa force.

A travers toutes les vicissitudes, les questions nouvelles et les défis, il est important que nous nous en remettions sans cesse au pouvoir de Dieu et nous demandions si nous n'avons pas laissé s'imposer parmi nous les idoles de la puissance, du prestige, de l'intérêt personnel, de l'envie et de l'orgueil ? En cette année de la diaconie, il convient que nous nous demandions ici sur place si nous veillons suffisamment à avoir une 'qualité évangélique intégrale' ?

Cette qualité nous poussera à nous interroger en premier lieu sur le climat de nos communautés locales elles-mêmes. Veillons-nous à ce que les gens soient heureux dans leur communauté ecclésiale ? Y a-t-il parmi nous amitié, accueil cordial, porte ouverte ? Avons-nous le bon réflexe d'accueillir ceux qui menacent de sombrer dans la solitude, ou vivent en marge de la société ou ont carrément à souffrir d'exclusion ? Est-il parfois question dans nos communautés de distinction entre étrangers et gens de chez nous, alors que Dieu nous rassemble comme des membres égaux de la même famille ?

A temps nouveaux, nouvelles questions

A chaque époque, l'Église recherche la forme de service qui peut le mieux donner corps à sa vocation. Elle l'a toujours fait au cours des

siècles. Des temps différents réclamaient des formes différentes de diaconie. Aucune forme n'est la seule ni même la meilleure. Les formes peuvent et doivent changer, mais la vocation reste identique : poursuivre le service du Christ.

Du coup, il sera bien clair que la forme de service sur la place publique à notre époque peut différer de celle que l'Église a pratiquée aux temps d'une société majoritairement chrétienne. Que l'Église serve en position majoritaire ou minoritaire, ou même à l'état de groupe réduit et opprimé, elle devra toujours tendre à traduire dans le domaine public le plan de Dieu sur la création, sur l'humanité et le monde.

Cela exige d'elle un grand don de discernement : il faut faire le tri de ce qu'il est préférable de conserver et de ce qui doit changer en raison de la situation socioculturelle ou même politique. On ne réussira pas toujours à mettre tout le monde sur le même pied pour donner à la diaconie de l'Église une réalité cohérente et fidèle. Car il existe de multiples tempéraments et ils ont chacun leur stratégie préférée.

Certains ont tendance à mener le combat afin de conserver toutes les positions acquises : ce qui existe ou existait doit être la norme de ce qui doit être ou rester. Cela peut dégénérer en une lutte pour la survie, au grand dam de l'ensemble. Cela risque alors de devenir un combat d'arrière-garde. Les changements de la position sociale de l'Église peuvent aboutir à ce que tout ce qui était bon dans le passé ne puisse et ne doive pas se maintenir.

D'autres partent du principe que l'action de service de l'Église est surannée et doit disparaître. La tâche, disent-ils, est reprise par d'autres. Mais leur vue est bien courte sur leur propre situation car ce n'est pas la première fois qu'il se produit des modifications fondamentales dans les relations entre l'Église et le monde. De plus l'Église au niveau mondial ne correspond pas en tout à celle de nos régions. Dans la mesure où chez nous les besoins sont rencontrés par des instances autres que l'Église, naissent de nouveaux besoins qui font appel à l'Église. « Il y aura toujours des pauvres parmi vous », disait Jésus.

D'autres encore voudraient adapter à l'esprit du temps présent l'œuvre de service de l'Église telle qu'elle a pris naissance et s'est construite à partir du dévouement de générations précédentes. C'est naturellement un fait, que l'Église ne peut servir sans rester proche de la vie concrète et sans une inculturation continuelle. C'est inhérent à la logique même de l'incarnation. Autrement l'Église se trouverait immédiatement dans une sorte de position hors-jeu. Par ailleurs, il est vrai que l'œuvre de service de l'Église n'est pas liée à l'une ou l'autre forme traditionnelle de service. Le service charitable a du sens en lui-même et n'a d'autre objectif que de servir. Cela implique aussi un grand respect de la liberté de chacun et de la pluriformité de diverses convictions religieuses ou philosophiques.

Cela ne veut naturellement pas dire que le service de l'Église ne peut ou ne doit afficher aucune couleur. Cette couleur vient aussi bien des convictions religieuses que des convictions morales qui en découlent, que de l'enracinement dans l'Église.

L'Église a édifié tout un réseau de service social. Elle couvre même un très vaste terrain dans les secteurs de l'enseignement, des institutions hospitalières et des œuvres d'entraide. Il serait insensé de détruire, de se débarasser ou de supprimer tout cela. Ce serait faire preuve d'un manque d'intérêt ou de parti pris idéologique. Ni l'un ni l'autre ne sont de justes motifs. Mais ici se posent de grands défis dont la nature dépasse de loin le plan organisationnel, professionnel ou technique. Il s'agit de ceci : voulons-nous recevoir notre mission à partir du modèle du Christ et de notre tradition religieuse ou à partir de l'esprit dominant de notre époque?

En ce sens, nous ne pouvons pas mettre notre identité entre parenthèses pour assurer nos positions acquises dans les secteurs concernés. Ceci ne veut quand même pas dire que d'autres ne pourraient pas organiser de bons services sociaux, même ceux qui ont été chrétiens et ne le sont plus, ou si peu. Mais dans ce cas, il s'agit d'un autre genre de service. De par sa vocation, l'Église ne peut pas déléguer son œuvre de service à des organisations et institutions spécialisées et professionnelles, qui elles-mêmes n'appartiennent pas ou ne désirent pas appartenir de tout leur cœur à la vie de l'Église. Le respect de la pluralité et la pratique du dialogue n'impliquent ni théoriquement ni pratiquement le renoncement à sa propre inspiration.

Enfin, il existe encore un dernier mode de réaction au problème de la situation de l'Église dans la société pluraliste actuelle. Certains chrétiens souhaitent se replier dans le cercle fermé de ceux qui partagent leurs idées, sans trop se soucier des besoins et des défis de la société environnante. La religion devient alors très vite une affaire privée, qu'on n'affiche plus en public, mais par laquelle on se blottit dans un espace protégé. Un vécu religieux aussi privatisé est bien dans la ligne de la tendance marquée à l'individualisation qui caractérise tout notre climat culturel. Dans une société où l'on tolère tout – même des choses insensées – on peut aussi bien admettre quelques 'fous du Christ'.

Mais Jésus n'a pas rassemblé autour de lui un petit groupe de gens du même avis pour les amener loin de la société dans un cercle d'initiés. Il se retirait certes avec eux pour prier, mais pour le service il les envoyait au-dehors pour être dans le monde lumière, levain et sel. D'ailleurs, dès le début, l'Église n'a pas été un club de personnes du même avis. La diversité était présente dès l'origine. Cette diversité contribue à une belle et forte unanimité dans la mesure où tous regardent dans la même direction avec le regard que Jésus porte sur l'humanité pour ainsi servir le monde.

Faire de la religion chrétienne et de sa pratique une affaire privée et de l'Église un groupe fermé ou un institut sans engagement pour recherche de sens est radicalement à l'opposé de notre vocation. Il faut une spiritualité nouvelle qui comprenne l'art d'apporter notre contribution, simplement et solidairement, tant au plan local qu'au niveau mondial, au sein d'un monde pluraliste.

Il n'est pas certain que ce service soit apprécié toujours et par tous. Il n'existe d'ailleurs plus dans notre société d'unanimité sur ce qui est ou non un bon service pour la société. Quel est le bon service à rendre à

un faible, à un malade en phase terminale, à une femme dont la grossesse n'est pas désirée, à une société saine, à des immigrés ?

Aujourd'hui, l'Église doit sans aucun doute accomplir son service autrement que dans un passé récent. Nos racines propres ne nous donnent aucune raison de nous cramponner en tout à tous les modèles antérieurs de présence dans la société. Nous devons apprendre à exercer le 'don de discernement' et décider clairement et courageusement ce qui est à conserver ou non, et surtout ce qui est à faire d'urgence.

La question pour l'Église n'est pas de savoir si elle est grande, forte et puissante. La seule question qui doit vraiment nous occuper est de savoir si nous sommes fidèles à nos racines. Tout ce qui est vraiment service à l'humanité, inspiré par la foi chrétienne, - explicitement ou d'une manière plus latente - , porté par l'espérance et signe de son amour, appartient au droit inaliénable, à la responsabilité et au devoir de l'Église du Christ en ce monde.

III. SUR LES TRACES DE JÉSUS

Nous nous sommes engagés au service d'un Dieu serviteur. Nous devons dès lors nous aligner sur ce qu'il attend de nous. Pour le savoir, il n'y a pas d'autre moyen que de regarder Jésus et de l'imiter. En tant que chrétiens, nous ne l'avons pas toujours fait aussi bien, quelles que soient les bonnes choses qui ont été faites tout au long de l'histoire de l'humanité. Ce que nous avons apporté en paroles et en actes n'a pas toujours été la Bonne Nouvelle que l'on pouvait attendre. D'ailleurs durant l'année Sainte 2000, le pape Jean-Paul II a demandé pardon pour ces fautes d'évangélisation.

Nous demander expressément ce qu'est un vrai service selon le cœur de Dieu implique que nous osions soumettre à la critique notre civilisation et nous-mêmes. Nous devons sans cesse réapprendre ce qu'est le service, même si dans le passé nous avons posé de nombreuses et bonnes démarches dans cette voie. Servir selon le cœur de Dieu suppose chaque jour une conversion du cœur, personnelle et collective. Notre point de départ n'est pas notre position acquise, ni notre manière de voir et d'agir, mais bien ce que Dieu veut pour notre temps.

Nous ne saisirons jamais assez la portée d'une scène de la vie de Jésus telle que le lavement des pieds. Rien que le moment où elle se situe – la Dernière Cène – rappelle combien le service selon l'esprit de Jésus signifie toujours service jusqu'à la mort. Car dans le pain et le vin, Jésus se donne lui-même jusque dans la mort. Dans le lavement des pieds, que Jean place dans son Évangile justement à l'endroit où les autres évangélistes racontent l'institution de l'Eucharistie, Jésus fait de même, mais d'une manière symbolique.

Qui est mon prochain?

Ouels sont alors les caractères essentiels du service dont Jésus nous a

donné l'exemple et que Dieu nous demande? Ce sont à la fois les orientations fondamentales et les critères d'évaluation de la manière dont nous nous comportons sur nos terrains de vie les plus divers. Notre pratique ecclésiale, personnelle et sociale, a besoin d'être constamment mise à l'épreuve de l'Évangile.

A qui dois-je rendre service ? Qui est mon prochain ? Qui vient en premier et qui vient ensuite ? Où se situent les priorités de notre vocation au service ?

C'est surtout la parabole du bon Samaritain qui peut nous mettre sur la voie de la réponse (Lc 10, 25-37). Trois hommes sont en chemin. Ils ont chacun leur propre destination, leurs plans et leurs projets. Et voilà que soudain un homme est là, qui gît à demi mort sur le chemin. Jusqu'alors, chacun pouvait respecter son planning et tout était sous contrôle. Mais l'homme dans le besoin bouscule soudain tous les plans. Deux choisissent de s'écarter de l'homme en faisant un détour. Ils n'interrompent pas leur voyage, et se remettent à tirer les ficelles de leurs propres objectifs.

Le Samaritain, lui, 'a profondément pitié de cet homme'. Il se laisse toucher par l'homme, qui bouleverse à l'improviste son voyage, ses plans et son univers. Comme les autres, il aura aussi sans doute éprouvé spontanément de la répugnance. Mais il interrompt son voyage. Le service ne commence donc pas ici par une action, mais par le fait de se laisser toucher, émouvoir par un appel qui vient d'autrui. 'Il alla vers lui': s'approcher est la base et le début de tout service. Car la plus grave misère, c'est que personne ne se soucie de votre sort : la solitude.

Ce que fait ensuite le Samaritain témoigne d'un profond réalisme. Son service est limité, mais ne constitue pas moins un engagement total et sans partage. Il fait ce qu'il peut. Techniquement il ne fait pas grand-chose – un peu d'huile et de vin sur les plaies –, mais il charge l'homme sur sa monture, le transporte à l'auberge et assume les frais. Il aide personnellement et veille à ce que d'autres aident aussi. Il fait preuve

d'un souci personnel et institutionnel.

Qui est mon prochain? La question du docteur de la loi reçoit ici sa réponse. Il la trouve d'ailleurs lui-même : « C'est celui qui lui a témoigné de la pitié ». « Fais donc désormais comme lui », dit Jésus. Jésus retourne la question sous sa forme objective : « Qui est mon prochain? » devient maintenant : « De qui fais-tu ton prochain? » « A qui rends-tu le service de la pitié? ».

Qui rencontrerai-je sur mon chemin?

Le prochain apparaît sous diverses formes : famille, amis et connaissances. Mais aussi sous d'autres formes : étrangers, inconnus, ennemis. Il y a le service que l'on peut voir et il y a le travail et l'engagement pour une collectivité, pour des gens que l'on ne voit pas.

La famille

Le premier endroit où servir, c'est chez soi, et pour la grande majorité, c'est la famille. C'est un devoir de faire de chaque maison un 'home' par une présence pleine d'attention et une sollicitude quotidienne pour les membres de la famille spécialement les enfants. Nous sommes tous responsables du climat d'estime et de reconnaissance sociale du service de la famille, auquel apportent une contribution essentielle aussi bien ceux qui vont travailler au-dehors que ceux qui travaillent à la maison. Parfois il y a là un équilibre difficile et des compromis sont nécessaires – pour avoir de quoi vivre. Dans d'autres situations, il faut avoir le courage de limiter sa carrière ou ses ambitions ou la soif de gros revenus non indispensables. Ceci vaut certainement aussi pour l'accueil chez soi de membres de la famille nécessiteux.

La serviabilité dans le cercle familial est le terrain d'exercice idéal où l'on peut apprendre à se rendre utile. C'est là une partie essentielle de l'éducation des enfants. Leur apprendre à servir utilement, à savoir

être attentif à l'autre et à se dévouer est aussi important que de leur offrir des occasions de détente, de culture et de sport. Une famille hospitalière est par exemple l'image de la famille nouvelle que Jésus envisage. Un enfant qui a appris à être serviable saura par expérience qu'en rendant les autres heureux, on devient soi-même plus heureux.

Les étrangers

Les gens font spontanément la distinction entre leur propre groupe et 'les autres'. Dans toutes les cultures et à toutes les époques, on peut remarquer combien les gens ont tendance à appliquer d'autres règles et même d'autres normes morales à leur propre groupe et aux autres. L'évangile nous avertit de ne pas considérer comme les seuls 'prochains' la famille, les amis et connaissances, en d'autres termes ceux qui sont naturellement proches. Dans l'histoire d'Israël déjà, on inculquait l'attitude morale qui veut dépasser la distinction entre le peuple auquel on appartient et les autres : « L'étranger qui réside avec vous sera pour vous comme un compatriote et tu l'aimeras comme toimême, car vous avez été étrangers au pays d'Égypte. Je suis Yahvé votre Dieu » (Lv 19,34). A un moment où l'autorité européenne recherche une politique des étrangers, ce simple texte est très significatif.

La plupart du temps, nous ne savons même pas comment un étranger se sent chez nous et encore moins ce qui se passe chez un étranger qui – parfois à la lettre – débarque chez nous. Une chose est certaine : c'est qu'il ou elle est en quête de chances de vivre. Si l'étranger ou le réfugié sont avant tout un problème pour nous, ils ne sont pas nos frères en humanité. Dans ce cas, il n'y aura sans doute jamais rien de changé dans notre comportement.

De plus, la présence même de l'étranger et du réfugié parmi nous nous confronte à la criante inégalité des chances chez nous et dans leur pays d'origine. Ils sont dès lors une question vivante : celle de savoir si nous acceptons ou non de partager nos chances de vie avec eux. Quand nous parlons d'étranger, il s'agit le plus souvent du pauvre, car les étrangers venant des pays riches nous donnent beaucoup moins de

mal. De même la distinction entre vrais réfugiés et réfugiés économiques détermine notre attitude. Admettons que la Convention de Genève ne concerne pas vraiment ces réfugiés. Mais est-il pour cela évident que tout qui n'est pas du ressort de cette convention, doive simplement rester dehors ? D'ailleurs, n'est-il pas vrai que même pour des réfugiés économiques, la porte s'entrebâille déjà, du moins lors-qu'ils peuvent être utiles à notre propre économie ?

Comme toutes les questions sociales, cette affaire est vraiment compliquée. Mais c'est justement pourquoi la solution simpliste n'est pas non plus la bonne. Le monde sans frontières que l'on célèbre ainsi ne vaut en fait que pour les riches. Nous, chrétiens ne pouvons pas nous y résigner. Nous ne pouvons en même temps admettre que Dieu veut nous rassembler tous en un seul peuple jouissant de la vie, de la sécurité et du bonheur et nous accommoder d'un monde d'exclusion et d'apartheid. L'étranger pauvre qui frappe à notre porte n'est-il pas justement le porte-parole de Dieu qui nous avertit de devoir renverser les murs d'une 'apartheid' globalisée ?

Tout ceci est encore plus valable si l'étranger est aussi un ennemi. Lui aussi, dit le Christ, peut devenir un prochain qui gît blessé au bord du chemin et à qui nous devons rendre service. « Eh bien! moi, je vous dis: Aimez vos ennemis et priez pour vos persécuteurs, afin de devenir fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes » (Mt 5,44-46).

Le prochain lointain et le prochain proche

Il y a certains prochains que l'on peut voir : ils sont proches. D'autres sont loin et sont cachés dans l'anonymat de la collectivité, de groupes ethniques, ou même de toute la population mondiale. Ils vivent dans les grandes structures et institutions de notre société, régies par la politique régionale, nationale et internationale.

Il est frappant de voir comme il nous est plus facile d'aller chercher

notre service dans le dévouement ponctuel pour des gens que nous pouvons voir, ne fût-ce que dans un flash du journal télévisé. Nous nous mettons beaucoup moins en mouvement pour de grands ensembles, complexes et organisés. Ce qui est visible et ponctuel nous touche davantage que ce qui est caché et étalé sur des années. C'est à peine si nous remarquons encore le service institutionnel et plus anonyme qui se fait dans le silence et l'obscurité de la société et des institutions. Ce pourrait être le signe d'une lacune dangereuse que de ne pas accorder au prochain dans les structures de la société tout le poids de notre attention et de notre dévouement. Et cela tant au plan personnel, social qu'au niveau ecclésial. D'autant plus que la vie et le bonheur des gens dépendent dans une mesure de plus en plus large de ces grands ensembles anonymes. Notre vocation au service couvre ce terrain-là aussi.

Préférence pour les plus faibles

Dieu a la plus grande sollicitude pour les plus vulnérables et le démontre de manière unique en Jésus. Sa sollicitude va d'abord à ceux qui sont atteints dans leurs possibilités physiques. Chaque fois, dit-il, qu'un homme menacé se redresse et reçoit de nouvelles chances dans la vie, le Royaume de Dieu s'est rapproché.

Le plus frappant est la sollicitude de Jésus pour l'homme blessé physiquement. Une grande partie des évangiles traite de l'œuvre de service de Jésus auprès des malades, des aveugles, des sourds, des lépreux. Matthieu présente Jésus comme le serviteur de Dieu dont le prophète lsaïe avait dit : « Il a pris nos infirmités, il s'est chargé de nos maladies » (Mt 8,17). Aussi est-ce à bon droit que le soin des malades est l'un des domaines privilégiés de la diaconie chrétienne.

Mais il y a de plus en plus de 'prochains' qui sont abattus psychiquement. Ce sont la plupart du temps des personnes dont la souffrance est sous-estimée, parce qu'elles ne manifestent aucune pathologie corporelle directe. Sont-elles vraiment si malades ? Leur souffrance dépasse souvent celle des malades physiques. Jésus avait pitié des personnes

qui étaient possédées 'par des démons'. Des personnes incapables de se maîtriser et qui devenaient le jouet de pulsions incontrôlables. Beaucoup d'entre elles n'étaient-elles pas ceux que nous qualifions actuellement de malades mentaux ? Si Jésus était proche d'eux, nous, chrétiens, avons là aussi un devoir de service. Celui-ci devient d'ailleurs de jour en jour plus nécessaire et plus urgent.

L'opprimé

« Il m'a envoyé annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres », dit Jésus de lui-même (Lc 4,18). Notre société est régie dans une large mesure par la loi du riche, du puissant, du plus habile. La pratique de l'Évangile à notre époque ne peut dès lors être autre chose qu'un 'contrepouvoir subversif.'

La Bible sait bien que le pauvre est un opprimé. Qui veut servir le pauvre ne pourra manquer de continuer à s'indigner de l'oppression et de l'exploitation et de les combattre effectivement. D'ailleurs la tradition biblique n'avait pas l'habitude d'aborder avec diplomatie l'exploitation arrogante. Ce passage virulent du prophète Amos est aussi Parole de Dieu pour nous : « Écoutez cette Parole,... vous qui exploitez les faibles, qui maltraitez les pauvres,... Le Seigneur l'a juré par sa sainteté : voici que des jours viennent sur vous où l'on vous enlèvera avec des crocs et, jusqu'aux derniers avec des harpons de pêche ; vous sortirez par des brèches, chacun droit devant soi, et vous serez repoussés vers l'Hermon » (Am 4,1-3).

La Bible voit dans le besoin du pauvre un appel urgent au riche et au puissant pour qu'ils changent d'attitude. Pour qui est du côté des riches, ce n'est pas évident du tout. Spontanément, ils considèrent le pauvre – que ce soit une personne, un groupe de population ou même tout un continent – comme un problème : 'c'est le pauvre qui doit changer !' La perspective biblique est différente et déclare : 'riche, change ta manière de vivre. Abandonne l'exploitation et mets-toi à vivre solidaire'. Quelle n'est pas notre difficulté – surtout au niveau international – à admettre qu'un changement dans le sud est lié à un

changement dans le nord. Pour garantir à chacun du terrain sous les pieds, personne ne peut vivre trop au large.

Ne vivons-nous pas dans une société où dans de grandes parties de la population, une attitude individualiste est considérée comme normale et naturelle? L'épanouissement personnel et l'autodétermination effrénée ont la priorité. L'individualisation de la vie sociale et la libéralisation parallèle de l'économie et de beaucoup d'autres secteurs, posent de manière toujours plus aiguë la demande d'une solidarité organisée et légalement structurée. La plus grande partie des relations entre riches et pauvres dans le monde reste toujours caractérisée par l'oppression. L'aide même qui est offerte peut parfois encore le cacher. En ce sens, l'action mondiale pour la remise des dettes a constitué à juste titre une pièce essentielle de la célébration de Jubilé de l'An 2000. Elle doit se poursuivre par après.

D'ailleurs pendant ce dernier siècle, l'Église a développé des vues sur une société et un ordre mondial planétaire équitable. Nombre d'encycliques pontificales et de prises de position y étaient consacrées. Notre année de la diaconie est une invitation à apprendre à mieux connaître la doctrine sociale de l'Église.

Le service de la réconciliation et de la paix

Le meilleur service que les hommes peuvent se rendre mutuellement est sans doute celui de la réconciliation et de la paix. Ce n'est pas un service qui va de soi. Reconnaître ses fautes et demander pardon n'est pas inhérent à notre nature. Mais qui entend vivre à l'image et à la ressemblance de Dieu se sentira appelé à ce service de réconciliation qui est gravé au cœur de Dieu et de la bible. Notre Dieu est un Dieu qui réconcilie.

La réconciliation est également au centre de l'œuvre de service de Jésus, tellement au centre même que c'est un scandale aux yeux de nombreux bien-pensants : pourquoi est-il toujours en compagnie de pécheurs, demandaient ses contemporains ? Dans sa réponse il exprime le cœur même de sa vocation : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Mc 2,17).

Jésus consacre trois paraboles au service de l'homme qui s'est égaré dans le péché : celles de la brebis perdue, de la drachme perdue et du fils prodigue.

Le service du pécheur passe avant tout. Car le pécheur est unique. C'est pourquoi le berger abandonne les nonante-neuf autres brebis pour aller à la recherche de la centième et la femme qui n'a perdu qu'une de ses dix pièces d'or, balaie toute sa maison pour retrouver cette unique pièce.

Le service de la réconciliation demande un forte motivation et une persévérance opiniâtre : le berger tout comme la femme cherchent jusqu'à ce qu'ils trouvent.

La trouvaille faite, une grande joie envahit le berger et la femme. Chez le père du fils prodigue, la joie est même délirante : le fils reçoit le meilleur habit et une grande fête est organisée. Cela doit lui faire sentir malgré lui combien sa valeur et sa dignité sont uniques.

Finalement c'est toute la communauté qui doit avoir part à la joie : le berger et la femme invitent amis et voisins à venir partager leur joie. Le père sort pour tenter de convaincre son fils aîné, qui ne veut pas entrer, de se joindre à la fête. Le service de réconciliation pour le fils égaré consiste en ce qu'il reçoit un accueil de fête dans la communauté et qu'il est porté par tous. Le fils aîné qui dit : 'En quoi mon frère a-t-il mérité cela ?', doit revenir sur cette réaction. La logique de Dieu ne consiste pas à honorer des mérites, mais à accueillir le pécheur repentant. *« Il était perdu et il est retrouvé »* (cf. Lc 15,32).

Jésus est profondément ému – jusqu'à la colère – quand il voit combien le plan d'amour miséricordieux de Dieu est contrecarré. Il est consterné lorsqu'il est confronté à la dureté des hommes qui, – persuadés de leur bon droit – sont aveugles pour l'avènement du Règne d'amour de Dieu. En effet, l'être humain ne peut jamais être abandonné au nom de la religion. Jésus ne supporte aucune hypocrisie religieuse. Poussé comme il l'est par le Dieu aimant, il a de dures paroles pour ceux qui font du mal aux petits sans défense : « Si quelqu'un doit scandaliser l'un de ces petits qui croient en moi, il serait préférable pour lui de se voir suspendre autour du cou une de ces meules que tournent les ânes et d'être englouti en pleine mer. Malheur au monde à cause des scandales! » (Mt 18,6-7).

Travailler personnellement à la réconciliation

Comment pouvons-nous collaborer personnellement à l'œuvre spécifique de réconciliation de Dieu ?

En premier lieu sans doute en regardant en face notre propre mal. Lorsque le coq de Pierre chante, la tentation n'est jamais fort éloignée de le faire taire au lieu de reconnaître notre faute. Il est rare que des paroles comme celles du Psaume 50(51) soient venues mourir sur nos lèvres : « Car mon péché, moi je le connais, ma faute est devant moi sans relâche ; contre toi, toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait » (Ps 50(51),5-6). Qui ne se laisse pas réconcilier peut difficilement rendre à autrui le service de la réconciliation. Qui n'est pas en paix avec lui-même ne peut apporter aucune paix à autrui.

Sans cette réconciliation avec l'autre, nous ne pouvons pas aimer Dieu et lui rendre le culte qui lui est agréable. « Quand donc tu présentes ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis reviens, et alors présente ton offrande » (Mt 5,23-24). Ce qui est frappant ici, c'est que la réconci-

liation signifie faire soi-même le premier pas, et que la réconciliation a même la priorité sur l'offrande. Le prophète Osée l'avait déjà dit : « Car c'est l'amour qui me plait (dit Dieu) et non les sacrifices » (Os 6,6). Cette parole se retrouve d'ailleurs deux fois chez Matthieu. La miséricorde et la réconciliation ne sont pas seulement un devoir moral, ce sont aussi une traduction directe de notre foi en Dieu. Nous ne pouvons pas demander pardon à Dieu et rester implacables envers les enfants de Dieu.

Combien de fois et pendant combien de temps devons-nous pardonner? Toujours. Tout comme Dieu lui-même, de temps immémoriaux, oublie les écarts de son peuple. « Alors, Pierre s'avançant, lui dit : « Seigneur, combien de fois mon frère pourra-t-il pécher contre moi et devrai-je lui pardonner? Irai-je jusqu'à sept fois? » Jésus répondit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois » (Mt 18,21-23).

Travailler à la paix

Ce qui vaut pour chacun personnellement vaut tout autant pour la communauté ecclésiale toute entière. Elle ne peut être un instrument de paix pour le monde que si elle s'ouvre elle-même à la paix qui lui est donnée par le Seigneur. Chaque fois que nous nous rassemblons pour rompre le pain de l'Eucharistie, nous entendons Jésus dire : « Je vous laisse ma paix ; c'est ma paix que je vous donne ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne » (Jn 14,27).

Si la réconciliation entre deux personnes est déjà si difficile, combien ne sera-t-il pas dur de l'instaurer entre de grands groupes de population? L'Église donne le meilleur d'elle-même lorsqu'elle se dévoue à cette cause. La première et la meilleure façon de rendre ce service au monde, c'est par la qualité évangélique de sa propre vie de communauté. L'Église est et doit être elle-même le lieu de rencontre et d'amitié entre des groupes de population opposés. C'est alors qu'elle pourra prendre des initiatives crédibles, par exemple au niveau de l'influence politique et de l'encouragement de pourparlers de paix.

Les services diplomatiques très discrets du Saint Siège y apportent souvent une contribution très estimée. De même l'action enthousiaste, compétente et persévérante des communautés et organisations internationales, qui ont choisi d'œuvrer pour la paix comme tâche fondamentale, est d'une valeur inestimable. Les chrétiens doivent la soutenir, dans le monde entier. Nos Églises sœurs, réparties sur tous les continents et qui, sur place, tentent d'établir la paix dans des conflits parfois sans issue, doivent aussi pouvoir compter sur notre prière, notre intérêt et notre appui financier. Nous sommes tous l'unique Corps du Christ.

La rencontre et l'association de personnes de convictions religieuses différentes sont une étape décisive vers une société pacifique. L'initiative d'Assise, où le pape rassemblait les chefs religieux afin de prier pour la paix fut un grand service rendu à l'œuvre de paix et de réconciliation. Dans notre pays, de semblables initiatives ont déjà été prises à plusieurs reprises. Il faut les poursuivre et les promouvoir. Grâce à de telles rencontres interreligieuses au plan local, nous apprenons à mieux nous connaître et nous estimer mutuellement, pour ainsi continuer à prier et travailler ensemble. De ce point de vue, les rencontres chez nous entre chrétiens, musulmans et juifs sont particulièrement importantes. Il y a tellement plus de choses qui nous unissent que de choses qui nous séparent. Nous sommes tous enfants d'Abraham.

De bons intendants

Dans plusieurs paraboles, Jésus parle de Dieu, qui nous confie la responsabilité de quelque chose de précieux pour lui et pour nous : l'humanité et la création. « Quel est donc l'intendant fidèle, avisé, que le maître établira sur ces gens pour leur donner en temps voulu leur ration de blé ? » (Lc 12, 41-46). Ailleurs, Jésus parle des serviteurs envoyés pour recueillir le fruit de la vigne (Mt 21, 33-44), gérer son argent (Mt 25,14-30) et veiller sur sa maison (Mc 13,33-37).

Chaque fois ces récits montrent clairement qu'il s'agit bien d'une délégation de responsabilité à part entière. En effet, le Maître est à l'étranger. Le serviteur dispose donc d'une large autonomie pour l'exécution de sa tâche. Mais il s'agit toutefois d'une autonomie reçue et le serviteur ne peut oublier qu'il reste au service de son maître. Les paraboles traitent néanmoins du comportement concret des serviteurs : ont-ils fait preuve dans l'accomplissement de leur tâche de l'esprit d'initiative, du sens des responsabilités, de la conscience de leur devoir ? Ou au contraire sont-ils restés passifs et indolents, ou plus encore, ont-ils profité de leur service à leur avantage et leur propre plaisir ? Dans toutes ces paraboles, le maître attend de ses serviteurs professionnalisme et sens moral. C'est aussi un appel à faire de notre vie professionnelle un service à la société.

La création nous est confiée

Cela vaut avant tout pour notre service à la création. En effet, si on veut rendre service, il faut le faire le mieux possible c'est-à-dire suivant les règles de l'art et avec compétence. Dans une société complexe et dans un contexte où tous les domaines de la vie sont de plus en plus basés sur une approche scientifique et technique, l'improvisation n'est plus permise et on ne peut laisser les choses aller leur petit bonhomme de chemin. En effet, il n'y a plus de nature 'vierge'. En de nombreux endroits, par l'intervention humaine, elle a été défrichée et mise au service de l'humanité. Mais notre compétence et notre professionnalisme doivent rester au service du Créateur et de ses objectifs. Nous devons sans cesse nous demander si notre service à la création est un service selon son cœur. Le professionnalisme, tout indispensable qu'il soit, ne peut jamais se limiter à n'être que pure efficacité, productivité et technique. Car la vie est bien plus que cela.

Pas de professionnalisme sans éthique

La complexité de notre civilisation et la vitesse à laquelle elle évolue rendent les questions éthiques plus complexes et plus urgentes. La gestion de la création et les services de la vie exigent de tous les chrétiens une forte motivation morale. Une vue et une approche communes s'imposent d'urgence. Par contre, le climat de notre époque préconise facilement l'impact individualiste. « C'est à chacun », dit-on, « de déterminer lui-même ses propres valeurs et surtout de ne pas ennuyer les autres avec cela ». Évidemment, ce n'est pas ainsi qu'on arrive à une bonne gestion.

Pour beaucoup, cette motivation morale se concrétise dans le dévouement et l'appui réservé à toutes sortes d'organisations et mouvements dont l'engagement porte sur un aspect déterminé d'une bonne gestion de la terre. Dans une large part, cela contribue à une prise de conscience plus profonde des problèmes écologiques et de ce que nous pouvons réaliser tous ensemble dans ce domaine.

Dès lors, il est bien clair que le service de la charité ne peut se borner à une aide directe à l'homme en détresse. Il doit aussi s'exprimer dans une gestion morale et compétente de la terre et de toute la société. C'est ainsi que la caritas prend nécessairement la forme d'une responsabilité profonde et d'un souci pour les générations à venir, pour la préservation de l'environnement, de la faune et de la flore et de tout ce qui a été créé par Dieu. Elle devient ainsi universelle.

Par ailleurs 'caritatif' a parfois une résonance péjorative, même chez beaucoup de chrétiens. C'est pourquoi on préconise davantage un engagement en faveur de la justice plutôt qu'un engagement caritatif. L'approche caritative est ainsi opposée, à tort, à l'approche institutionnelle et structurelle. Il est vrai que l'engagement en faveur d'un monde équitable – qui exige effectivement une approche institutionnelle et structurelle – fait partie intégrante de la caritas à laquelle les chrétiens yeulent travailler.

Établir la globalisation

Nous ne pouvons parler des différents visages que revêt le service, sans nous arrêter à son caractère mondial. Pas seulement ni même princi-

palement parce que la 'globalisation' est tellement d'actualité et sur toutes les lèvres mais parce qu'il s'agit justement d'une dimension qui est inhérente à l'essence de la foi chrétienne.

Le phénomène de la globalisation est bien connu : à un rythme accéléré, la vie de chaque habitant de notre planète et de chaque peuple est liée à la vie de tous les autres habitants. Notre société devient de plus en plus intensément une société planétaire. L'économie, la culture, la politique, les loisirs et le sport, la science et la technique, la gestion de l'environnement, la sécurité et la lutte contre la criminalité : tout se joue désormais au niveau mondial. Le degré de développement technique a fait de cette globalisation une réalité qu'on ne peut plus nier.

Ce qui est paradoxal, c'est qu'elle divise très âprement notre univers : alors que les uns chantent ses bienfaits, elle est pour les autres une menace et un instrument d'exclusion et d'oppression. Ainsi ce qu'on appelle globalisation constitue souvent en fait une sorte d' 'apartheid'. Pour les uns, il n'y a pas de frontières, alors que pour les autres, il n'y a pas non plus de frontières, mais alors pas de frontières à la situation sans issue du monde de misère dans lequel ils sont prisonniers.

La globalisation n'est pas seulement un fait, c'est aussi un projet entre les mains des hommes et de leurs institutions. La question sera donc : quelle globalisation voulons-nous ? Les chrétiens ne sont pas les mains vides parmi les autres pour répondre à cette question. Leur foi y est pour quelque chose.

Entre le jardin du premier livre de la bible – celui de la création – et la vision de la cité sur laquelle brille la lumière de Dieu dans le dernier livre – celui de l'Apocalypse, le peuple de Dieu est envoyé travailler à la perfection de la création et à l'unité du genre humain. Notre religion n'est pas une affaire privée : elle s'adresse essentiellement à toute la terre et à toute l'humanité. Nous devons travailler à une globalisation qui fasse du bien à tous. Ce n'est qu'alors que nous pourrons donner l'exemple de ce que veut dire ne pas vouloir vivre sous une autre domination que celle d'un Dieu qui est source de vie.

Protestation prophétique

Joseph Cardijn, fondateur de la JOC mondiale, concevait trois phases dans l'envoi des chrétiens : voir-juger-agir. Il est très important de s'arrêter au premier stade : voir. Nous devons avant tout bien observer ce qui se passe sur notre planète, ce qu'il advient aux hommes dans un milieu déterminé, comment fonctionnent les systèmes sociaux. Cela demande une attention désintéressée. Celui qui est trop préoccupé de lui-même et de ses propres plans ou qui veut aller trop vite en besogne, rate souvent son coup. En ce sens, le service est lié à ce qu'on a appelé récemment 'intelligence émotionnelle' : l'art de voir ce qui se passe chez l'autre et quels sont les besoins. S'arrêter à ce que l'actualité nous propose est donc essentiel. Le germe de protestation et de désapprobation semé dans notre cœur et dans notre sens inné de la justice doit avoir l'occasion et le temps de croître. La serviabilité doit grandir.

Cette semence peut nous atteindre parce que nous avons subi une émotion, vécu une belle expérience, fait une rencontre ou vu un bel exemple de service. Mais ce peut être aussi une expérience d'opposition, comme le refus de quelqu'un de se résigner en cas d'injustice, d'oppression ou d'exploitation. Même si nous ne voyons pas encore quelle aide nous pouvons apporter et ne trouvons pas immédiatement une alternative positive, un 'non' de protestation est particulièrement important. Contre l'injustice et la barbarie, nous avons tous par nature un sixième sens. Cette contestation peut constituer une forte motivation et un moteur puissant pour évoluer vers un service effectif.

Le regard de Dieu est en effet un regard bouleversant. « Mon cœur en moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent », trouve-t-on chez Osée (Os 11,8). Et les Évangiles témoignent bien des fois de l'émotion profonde de Jésus devant la misère des hommes. Chez Marc se trouvent deux récits de repas pris avec la foule. Ils commencent tous deux par les mots : « Il vit une foule nombreuse et il en eut pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger » (Mc 6,34 ; 8,2).

Surtout quand il s'agit des défis compliqués de la société et de l'ordre mondial, nous voyons souvent assez nettement ce qu'il ne faut pas faire. Mais pour autant le projet d'un mode meilleur n'est pas encore sur le métier. Pourtant nous ne devons pas négliger de continuer à protester et à réaffirmer : 'Il y a un autre monde possible'.

IV. UN SERVICE MULTIFORME

Nous sommes appelés et envoyés pour servir. Nous ne sommes donc pas les preneurs d'initiatives ni les employeurs. Ce devoir, nous l'avons recu d'un Autre et nous ne sommes que ses collaborateurs. La création et l'univers nous sont confiés pour que nous les gérions avec sagesse selon les orientations du Créateur, en bons intendants et gestionnaires.

Le service de la Foi

Notre œuvre de service se situe au sein de la vaste quête de vie et de bonheur de l'humanité. Cela a déjà été rappelé plus haut : la diaconie n'est pas isolée à l'intérieur de notre devoir de chrétiens en ce monde. Si nous nous demandons quel est le meilleur service que des chrétiens peuvent rendre à l'humanité et à la terre, la réponse est la suivante : vivre en communauté de manière telle que nous devenions une référence visible au Dieu aimant. Cela suppose davantage qu'un service social.

Quand on demande à Jésus quel est le premier de tous les commandements, sa réponse est : « Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur, et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. Voici le second : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas de commandement plus grand que ceux-là » (Mc 12,29-31). C'est d'abord en servant Dieu de tout son cœur que l'homme devient entièrement libre et en mesure de se consacrer entièrement à la création et à l'humanité. Le service de Dieu n'est jamais en concurrence avec le service de l'humanité. Il en est la source et la mesure.

Nous, chrétiens d'Europe, sommes sur ce point plus marqués que nous

ne voulons souvent l'admettre par un climat culturel de 'l'homme unidimensionnel'. Nous vivons dans un contexte culturel où l'importance du 'moi', de l'épanouissement personnel et de l'affirmation de soi, ainsi que de la prédominance du technico-scientifique est très forte. Il est effectivement pas facile ou évident de déplacer le centre de notre vie, de nous-mêmes, vers Dieu, le tout Autre. Dans une culture où l'assistance sociale, le secours et la solidarité sont sous le joug d'un management méthodique et compétent – et où un business de bienfaisance a même pris naissance – il n'est pas évident de proclamer : « toute charité vient de Dieu ».

Pourtant, indépendamment de ce contexte culturel, une invitation pressante peut naître, invitation à faire choix de cet Autre, qui de ses horizons infinis veut se faire très proche. Lui seul peut nous révéler « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (cf. 1 Co 2,9). C'est dans cette culture où les gens dès l'enfance sont sous pression pour faire des prouesses, se mettre en évidence, ne pas 'tomber du bateau', qu'une tout autre perspective peut se présenter. C'est là qu'on peut voir clairement qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul et livré à lui-même pour accomplir sa tâche, même s'il a des compagnons en humanité. Il peut comprendre mieux que jamais que l'homme ne peut vivre que s'il reçoit cette vie d'ailleurs, des mains attentives d'un Créateur qui est amour.

Le service de la proclamation de l'Évangile

« Car je ne rougis pas de l'Évangile : il est une force de Dieu pour le salut de tout homme qui croit » (Rm 1,16). Et plus loin : « Comment croire en lui sans d'abord l'entendre, et comment entendre sans prédicateur ? Et comment prêcher sans être d'abord envoyé ? » (Rm 10,14-15). Le service de la prédication est au cœur de la vocation de l'Église et de la vocation de tous les chrétiens.

« Nous ne pouvons pas, quant à nous, ne pas publier ce que nous

avons vu et entendu » (Ac 4,20). C'est ce que Pierre et Jean répondirent aux autorités qui les avaient arrêtés parce qu'ils proclamaient que Dieu avait ressuscité des morts ce Jésus qui avait été crucifié, et qu'il en avait fait le Seigneur de toute vie. Sous la mouvance de l'Esprit ils ne pouvaient pas se taire. Les chrétiens d'aujourd'hui ne le peuvent pas non plus.

Beaucoup de chrétiens ressentent actuellement un grand besoin de dire et de montrer comment la foi se traduit dans l'engagement éthique et social. Mais le plus beau service que le chrétien puisse rendre à son prochain n'est-il pas de lui parler de la Source de toute vie et de toute joie ? Il partage ainsi avec lui le plus profond secret de sa propre force vitale ; il ne dissimule rien, il lui confie son secret. Le service chrétien n'est vraiment service que s'il ne cache pas sa source. Qui a eu le privilège de découvrir, dans une rencontre personnelle avec le Seigneur Jésus, la perle précieuse de la vie et du partage de vie dans le Royaume de Dieu, ne peut faire autrement que de faire aussi découvrir cette perle par d'autres. Le service de la prédication est donc étroitement lié à la diaconie du chrétien. L'annonce de l'Évangile est par excellence le service qui nous a été confié par Dieu. La prochaine année, 2003-2004, y sera consacrée.

Le service de la prière

Tout comme le service de la prédication, le service de la prière est une partie essentielle de notre vocation au service du monde. Une année y sera consacrée ultérieurement.

En effet, la prière et la liturgie sont indissolublement liées à la diaconie. Prière et service sont deux voies d'accès à la rencontre en esprit et en vérité du Dieu de Jésus Christ. Toutes deux sont un service à Dieu, à la création et à l'humanité. Qui rencontre Dieu dans la prière se heurte immédiatement à l'humanité. Comment pourrait-on honorer le Père et ignorer ses enfants ? C'est d'ailleurs dans la prière que nous devenons le plus profondément associés à toutes ces personnes qui, sur la même longueur d'ondes de foi priante, trouvent leur force vitale, leur ténacité dans le dévouement et leur joie de vivre. N'est-ce pas là que nous devenons attentifs à tous ceux qui échappent à l'attention des médias et qui ne sont pas au programme des nombreux groupes d'action et de la communauté internationale? La prière nous incite à ne pas oublier et à continuer nos appels même quand tout le monde se tait. Tous les chrétiens et toute l'Église sont appelés à donner une voix aux sans voix et à être des porte-parole auprès du Seigneur « qui est proche de tous ceux qui l'invoquent » (Ps 144(145),18), de ceux qui sont dans le besoin. Ce service de la prière pour toutes les nécessités, c'est dans la célébration de l'eucharistie que nous l'accomplissons le mieux. Mais dans la prière personnelle aussi, nous aimons répondre à de nombreuses demandes : « Voulez-vous bien prier un peu pour moi ? ».

Enfin, et ce n'est pas le moins important de ses aspects, 'le service de la prière' consiste aussi à rendre grâce. La spirale de calcul et de manipulation où sont entraînées tant de personnes, enivrées de savoir-faire technique, n'est brisée que par l'homme qui chante gratuitement la gloire de Dieu. Le service le plus spécifique que les chrétiens peuvent rendre à la terre pour qu'elle soit plus habitable est le service de la louange gratuite au Créateur et Rédempteur de toute l'humanité. Car suivant la conviction chrétienne, partagée d'ailleurs par de nombreux non-chrétiens, notre planète ne sera une demeure vraiment habitable et hospitalière pour tous que si ses occupants la reconnaissent avec gratitude comme un don gratuit de Dieu.

Le service de l'espérance

Nous croyons que c'est Dieu qui bâtit la cité, même s'il utilise pour cela nos mains. Le livre du Deutéronome illustre cela de manière frappante par deux textes qui, à première vue, semblent contradictoires. On peut lire à quelques lignes de distance : « Qu'il n'y ait donc pas de pauvre chez toi. Car Yahvé t'accordera sa bénédiction dans le pays que Yahvé ton Dieu te donnera en héritage » (Dt 15,4). Et plus loin : « Certes, les pauvres ne disparaîtront point de ce pays ; ainsi je te donne ce commandement : tu dois ouvrir ta main à ton frère, à celui qui est humilié et pauvre dans ton pays » (Dt 15,11). D'un côté il y a la foi profonde que Dieu et la pauvreté ne vont pas ensemble et que la main secourable de Dieu exclut la pauvreté. D'autre part, il y a la constatation réaliste que les hommes ne réussissent jamais à garantir à chacun une place égale au soleil. Il faut donc agir en croyant que les faits, même dans leur dureté, n'ont jamais le droit d'avoir le dernier Pour continuer à croire il faut davantage qu'une confiance humaine ordinaire dans le bon déroulement d'un projet ou le succès d'une entreprise. La foi a besoin de l'espérance. Témoigner de cette espérance (cf.1 P 3,15) est un service précieux que nous pouvons rendre au monde.

« La création n'est pas sans espérance, elle sera aussi libérée de la servitude et de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet, toute la création gémit en travail d'enfantement » (Rm 8,20-22). Ces paroles se situent sur une toute autre longueur d'ondes aussi que les formes - souvent latentes – d'une confiance optimiste dans le progrès qui ne lie l'espérance en l'humanité qu'à une augmentation du savoir et du pouvoir. Paul est réaliste et a les pieds sur terre : l'espérance ne s'appuie pas sur le savoir et le pouvoir humains mais sur la promesse qui nous a été faite par Dieu.

Le dernier mot concernant notre service au monde est une parole d'espérance et de confiance. Les chrétiens ont reçu de Dieu le devoir de garder vivante l'espérance. Chez eux, ce n'est pas la souffrance et la mort qui ont le dernier mot, mais la vie, la liberté et la joie. « Que notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, ainsi que Dieu notre Père, qui nous a aimés et nous a donné par grâce consolation éternelle et heureuse espérance, console vos cœurs et les affermisse en toute bonne œuvre et parole » (2 Th 2,16-17).

Les évêques de Belgique Septembre 2002

Table des matières

• Sans service, il n'y a pas de vie	
• Un appel émanant de la Source de Vie	
En union avec beaucoup d'autres	
1. UN DIEU SERVITEUR	5
• Dieu	5
Abraham	
• Au désert	
• Les dix commandements aident l'homme à être heureux	
Dieu veut que tous les hommes soient heureux	
Le serviteur dans le Livre d'Isaïe Jésus serviteur	
Servir jusqu'au bout	
Une Église rassemblée pour servir	
Le premier service est la prédication	
Solidarité mutuelle	12
Solidarité vers l'extérieur aussi	13
II. UNE ÉGLISE SERVANTE	14
Servir dans une situation nouvelle	15
A temps nouveaux, nouvelles questions	
III. SUR LES TRACES DE JÉSUS	21
• Qui est mon prochain?	21
Qui rencontrerai-je sur mon chemin	
La famille	
Les étrangers	
Le prochain lointain et le prochain proche	
Préférence pour les plus faibles L'opprimé	
• Le service de la réconciliation et de la paix	28
Le cœur endurci	30
Travailler personnellement à la réconciliation	
Travailler à la paix	31
• De bons intendants	
La création nous est confiée	
Pas de professionnalisme sans éthique	
Établir la globalisation • Protestation prophétique	
IV. UN SERVICE MULTIFORME	
• Le service de la Foi	
Le service de la proclamation de l'Évangile Le service de la prière	
Le service de la priere Le service de l'espérance	
- Propriet at Leaberging and a second a second and a second a second and a second a second and a	+Z

Dans la série Déclarations des evêques de Belgique sont déjà parus:

1.	La vocation de l'Europe(épuisé)
2	Construire l'Europe (commentaire)
2. 3.	Pour la défense des plus faibles
3. 4.	Célébrer l'eucharistie aujourd'hui(épuisé)
5.	Désarmer pour survivre(épuisé)
6.	L'année de l'enfant0,12 €
7.	Le renouveau charismatique(épuisé)
8.	Responsabilité des chrétiens vis-à-vis de l'Europe
9.	d'aujourd'hui et de demain0,25 € Les chrétiens et de la crise
	Commentaire sur les chrétiens et la crise2,73 €
10.	L'année Internationale des Personnes Handicapées(épuisé)
11.	A l'écoute de Notre-Dame0,40 €
12.	Désarmer pour construire la paix0,37 €
13.	Pour la visite du Pape Jean-Paul II(épuisé)
14.	Une Nouvelle Evangélisation0,75 €
15.	Une Année de la Famille0,30 €
16.	Centenaire de la mort du Père Damien0,30 €
17.	La canonisation de Frère Mutien-Marie0,30 €
18.	La loi relative à l'interruption de grossesse(épuisé)
19.	La vie religieuse0,35 €
	document de travail
20.	Rerum Novarum0,35 €
21.	L'accompagnement des malades à l'approche de la mort0,45 €
22.	Migrants et réfugiés parmi nous
23.	En route vers l'an 20000,62 €
24.	Au souffle de l'Esprit, vers l'an 20001,24 €
25.	Dieu, notre Père, que ton Règne vienne!0,99 €

Adresse de commande:

LICAP scrl, rue Guimard 1 • 1040 Bruxelles Tél. 02 509 96 72 • Fax 02 509 97 80 • info@licap.be

